

L'Heure du fou

*J*e n'attendais plus rien de la vie depuis plusieurs mois déjà, le jour où je décidai de tout quitter pour finir mon existence loin de la civilisation, perdu dans les bois. J'abandonnai donc tout ce qui pouvait encore me rattacher à mon passé et m'enfonçai le plus loin possible à l'intérieur des terres, parcourant infatigablement les collines et les montagnes les plus retirées jusqu'à ce que je découvre cette source, au cœur d'une grotte profonde et vaste, au pied d'une falaise, formant une petite mare limpide au bas d'une sorte de pièce circulaire de plus de quatre mètres de hauteur. C'est là que je décidai de m'installer, après avoir taillé quelques marches dans la roche afin de faciliter l'accès à ma nouvelle demeure. Je fis en sorte que personne ne puisse en détecter la présence, allant même jusqu'à camoufler l'entrée, déjà peu visible, à l'aide de buissons particulièrement épineux. L'aménagement intérieur me prit

L'Heure du fou

plusieurs semaines de travail acharné car je dus moi-même confectionner mes outils. Fort heureusement, l'ensemble, une fois achevé, me satisfaisait pleinement. J'avais l'impression d'habiter un château fantastique né de l'imagination délirante d'un architecte fou. Je me sentais vraiment chez moi, protégé du monde extérieur par une sorte de cercle magique capable de détourner la route d'éventuels promeneurs.

Au pied de la falaise, je cultivais les légumes nécessaires à ma survie. Quelques pièges, disséminés par-ci par-là, me permettaient d'agrémenter mes repas. Et j'avoue n'avoir presque jamais manqué de quoi que ce soit... Dire que ma vie était facile, serait m'avancer un peu trop. Elle n'était que ce que j'avais désiré qu'elle fût : un retour total à l'état primitif que je considérais comme une parfaite réussite. Lorsque la première année d'exil s'acheva, j'avais résolu les problèmes inhérents à chaque saison. Je pus désormais m'accorder de temps à autre quelques moments de repos bien mérités pendant lesquels j'explorai plus à fond les environs, délimitant inconsciemment mon territoire.

C'est à partir de cette époque que je sentis le besoin de communiquer. Le silence m'assourdissait un peu, me faisant regretter de n'avoir pas pensé à emmener avec moi un animal domestique. Cette présence me manquait surtout durant les longues journées d'hiver où le mauvais temps

m'empêchait parfois de quitter mon repaire depuis mon lever jusqu'à l'heure où je me décidais enfin à me coucher.

C'est ainsi que, petit à petit, j'avais fini par m'inventer un ami que j'avais appelé Léopold et qui ne me quittait jamais. Je lui parlais, il me répondait, me conseillant même lorsqu'il résolvait un problème plus rapidement que moi. Avec le temps, Léopold s'installa davantage dans la réalité jusqu'à devenir bientôt, à mes yeux, un personnage vivant, indépendant. Il nous arrivait parfois de nous quereller pour des riens. Je me souviens du soir où il me fit remarquer que mon lapin n'était pas assez cuit et qu'il en avait assez de manger une cuisine aussi fade. J'essayai bien de lui faire comprendre qu'il m'était impossible de me procurer du sel, du poivre ou des épices, que je n'avais à ma disposition que les herbes aromatiques qui poussaient dans la région, rien n'y fit.

– Tu n'as qu'à faire le repas ! m'écriai-je excédé.

Et je quittai la table pour aller me coucher. Il me rejoignit peu de temps après, la tête basse.

– Excuse-moi... Je ne voulais pas te vexer. C'est dur d'être toujours ensemble, comme ça. Je vais m'aménager une chambre dans la grotte vide, à côté de celle aux provisions.

– C'est ça. Comme tu voudras. Mais demain, c'est toi qui feras le déjeuner.

Il accepta, prit sa natte, sa couverture et descendit se

L'Heure du fou

coucher dans le *séjour*.

Le lendemain se passa de nouveau très bien. Léopold avait tout préparé avant mon lever, si bien que nous nous réconciliâmes assez rapidement. Il est vrai qu'il eût été ridicule de nous fâcher pour une bête question de cuisson ou d'assaisonnement. À midi, au retour d'une promenade durant laquelle j'avais relevé les pièges, j'eus l'agréable surprise de trouver la table mise et le repas prêt. Je reconnus sincèrement qu'il se débrouillait nettement mieux que moi, ce qui me fit vite oublier nos disputes de la veille.

Depuis ce jour, il m'aida sérieusement dans tous les domaines et participa activement à notre vie quotidienne. Je crois que le fait de ne plus nous voir continuellement nous permit de cohabiter dans de meilleures conditions. Il nous arrivait parfois de nous retrouver uniquement autour de la table. Nous nous racontions alors notre journée, établissions des projets, nous laissant souvent aller à rêver d'une vie différente, mais nous en revenions toujours à la nôtre qui nous paraissait malgré tout la plus belle

Léopold fut pour moi d'un inestimable secours. Sans sa présence, son aide ou ses encouragements, j'aurais certainement mis fin à mes jours. Il était devenu un compagnon admirable, compréhensif et plein d'initiatives, qui me secondait merveilleusement bien.

Cette année-là, la saison des pluies arriva plus tôt que prévue, nous surprenant au moment où nous étions encore à entasser les provisions pour l'hiver. Nous restâmes enfermés plus d'une semaine par la faute d'orages qui ne semblaient pas vouloir cesser. Lors d'une accalmie, je sortis vérifier les collets, m'enfonçant dans le bois dont le sol boueux ralentissait considérablement ma marche. J'entassai pêle-mêle le gibier dans ma besace et décidai, au moment du retour, de pousser un peu plus loin, jusqu'au torrent, ma reconnaissance. C'est alors que je sentis une odeur de feu de bois qui ne manqua pas de m'intriguer. La direction du vent me permettant de situer approximativement son origine, je remontai le cours d'eau jusqu'à cette cabane récemment construite dont la cheminée laissait échapper un ruban de fumée. Je regrettai que Léopold ne m'eût accompagné. À nous deux, nous aurions délogé l'intrus très rapidement. Seul, je préfèrai agir avec prudence. Aussi m'approchai-je furtivement jusqu'aux abords de l'habitation. Les fenêtres et la porte étant fermées, il me fut impossible de découvrir qui vivait là. Je me bornai alors à écouter les bruits me parvenant de l'intérieur, tiraillé entre l'envie de faire irruption pour maîtriser l'occupant et celle, plus sage, qui me poussait à en informer, au préalable, Léopold. Je repris donc le chemin de la caverne, d'un pas lent, l'esprit préoccupé et inquiet. Il était évident que nous ne pourrions laisser l'intrus s'installer sur notre territoire.

L'Heure du fou

J'établissais déjà un plan d'attaque pour le surprendre, l'égorger puis démonter la cabane après avoir enseveli le corps. Ainsi, il ne découvrirait jamais notre présence ni notre repaire. Après réflexion, il me sembla préférable d'agir le soir même...

L'idée d'associer Léopold à mon projet de meurtre me quitta progressivement à l'approche de la grotte. Comment réagirait-il ? S'il refusait... Non, il ne fallait rien dire et agir seul. Dès que la nuit serait tombée, armé de ma lame tranchante comme un rasoir, j'irais couper le cou de l'indésirable pendant son sommeil.

Le repas se déroula dans le plus grand silence. Je surprénais parfois le regard inquisiteur de mon compagnon mais celui-ci ne m'interrogea pas. Ce n'est qu'une fois la table débarrassée qu'il se décida à parler.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? Je te sens ailleurs, inquiet.

– Je pense à la saison des pluies qui nous surprend un peu tôt.

– Il ne nous reste guère de travail. Ce serait le diable si nous ne pouvions achever nos préparatifs en deux ou trois jours !

Je fis semblant d'être rassuré et engageai la conversation sur l'organisation des journées d'hiver. En réalité, tout était déjà prévu, chaque détail ayant été étudié avec soin depuis bien longtemps, mais ce motif me

permettait d'expliquer mon brusque besoin de sortir cette nuit. Un orage d'une rare violence mit un terme à mes réflexions. Je m'assis devant le feu pour en regarder danser les flammes. Léopold ne tarda pas à venir m'y rejoindre et nous restâmes ainsi, silencieux, côte à côte.

Cela faisait plus de deux ans que nous vivions ensemble, coupés de tout contact extérieur. Il était donc normal qu'au bout de tant de temps nous nous forgions chacun notre univers personnel. De son côté comme du mien, nous avions nos rêves et respections ceux de l'autre. Mais je savais bien qu'ils possédaient de nombreux points communs. Malgré nos travaux incessants qui nous faisaient un peu oublier nos corps, l'absence de vie sexuelle se faisait sentir davantage chaque jour, d'autant plus que l'hiver arrivait et, avec lui, ses journées d'inaction. Que ne m'étais-je créé une compagne plutôt qu'un compagnon !

Malgré la pluie torrentielle, je me décidai à sortir. J'accrochai mon long poignard à ma ceinture puis me lançai au cœur de l'orage, trempé jusqu'aux os avant même d'atteindre les arbres qui se dressaient à dix mètres de l'entrée de la grotte. Je connaissais suffisamment la forêt, l'ayant sillonnée maintes fois, pour ne pas me perdre malgré l'obscurité. L'orage, même, m'aidait : lorsqu'il m'arrivait d'hésiter, j'attendais le premier éclair avant de continuer ma route en direction de la cabane de bois. Je me

L'Heure du fou

ferais passer pour un promeneur égaré et demanderais asile pour la nuit. Une fois dans les lieux, il me serait facile d'égorger mon hôte. Je resterais là jusqu'au matin et profiterais de la première accalmie pour faire disparaître toute trace de l'habitation.

Lorsque le rai de lumière filtrant sous la porte m'apparut, je cachai mon arme sous ma veste et, sans hésiter, frappai au battant.

– Ouvrez-moi, s'il vous plaît ! La nuit m'a surpris et je me suis égaré !

Comme on ne répondait pas, je renouvelai mon appel avant de me décider à pousser la porte. Celle-ci n'offrit aucune résistance.

Sur une table, juste en face de moi, une lampe à huile distillait une lumière pâle. Je ne vis personne sur le moment mais, en me retournant, je découvris dans un coin d'ombre, une silhouette sombre.

– Posez votre couteau et asseyez-vous.

La voix était ferme mais d'une extrême douceur à la fois. Deux grands yeux clairs s'avançaient vers moi, scrutant mon regard sans aménité. Quelques lueurs bleutées scintillaient dans la longue chevelure de jais d'une jeune fille vêtue de noir. Je déboutonnai lentement ma veste, retirai de ma ceinture le poignard qu'elle prit et fit disparaître aussitôt.

– Il n'est pas dans mes intentions de venir troubler votre

retraite, dit-elle.

Tout instinct meurtrier m'avait quitté. J'aurais bien voulu le lui faire savoir mais je doutais fort qu'elle ne me crût sur parole. J'essayai, malgré tout.

– La pluie s'est calmée, ajouta-t-elle. Vous devriez en profiter pour rentrer chez vous. Nous aurons, je pense, l'occasion de nous revoir...

C'était une façon polie de me congédier. Je me levai et me dirigeai vers la porte. Au moment de sortir, je me retournai. Ne trouvant aucun mot à dire, je partis tandis qu'elle repoussait le battant derrière moi.

– À bientôt ! me lança-t-elle lorsque j'atteignis le sous-bois. Vous oubliez ceci !

Elle jeta mon poignard que je récupérai promptement avant de disparaître parmi les buissons détrempés par la pluie.

Cette nuit-là, l'image de la jeune fille du torrent peupla mes rêves, me redonnant la force qui commençait à me manquer. Lorsque je me levai, au petit matin, je découvris un Léopold aux traits détendus. Nous parlâmes avec entrain. Je sentais en lui le même élan vital que celui qui s'était emparé de moi, si bien que je finis par me demander s'il ne l'avait pas, lui aussi, rencontrée.

Nous travaillâmes d'arrache-pied toute la matinée avec un enthousiasme que je ne nous connaissais pas.

L'Heure du fou

L'après-midi, le ciel se couvrit, laissant présager du mauvais temps pour la soirée. Je n'en annulai pas pour autant la visite que je m'étais promis de faire. Léopold ne me posa aucune question, paraissant même assez heureux de me voir partir. Ne tenant guère à m'en faire un rival, j'avais plus que jamais l'intention de lui cacher ma découverte. Je pris même la précaution de vérifier qu'il ne me suivait pas.

J'arrivai à la cabane, le cœur léger, heureux à l'idée de revoir la jeune fille. Lorsque je l'aperçus, assise sur une pierre à contempler le torrent, je ralentis ma course. Les émotions de la nuit ne m'avaient pas laissé le loisir de l'observer avec autant d'attention qu'à ce moment-là.

– Cette robe ne vous va pas très bien, avouai-je.

– Je le sais, mais elle est commode.

Elle se mit alors à m'interroger sur les raisons qui m'avaient poussé à m'exiler. Timidement, je posai mes mains sur ses épaules et l'attirai vers moi, avec un respect qui me surprit.

– Après trois ans... murmura-t-elle lorsque sa tête vint caresser ma joue.

Je me sentais calme, comme si, pour la première fois depuis de très nombreuses années, je découvrais ce que pouvait être le bonheur.

Je crois que c'est l'attitude de Léopold qui m'empêcha

d'être pleinement heureux. Je le sentais chaque jour plus décontracté, plus souriant, ce qui ne manquait pas de me surprendre. Rien cependant ne justifiait la félicité dont il jouissait. Certes, nous ne nous parlions que très peu depuis ma rencontre avec la jeune fille du torrent. Avait-il de son côté rencontré quelqu'un ? Malheureusement, sur toute l'étendue de notre domaine, personne n'avait élu domicile, exceptée la belle exilée. Sans vouloir me l'avouer vraiment, je doutais qu'il ne lui eût rendu visite.

Il lui arrivait en effet, contrairement à ses habitudes, de se proposer pour aller relever les pièges, ne rentrant que tard le soir. Dès son retour, je courais jusqu'à la cabane interroger la jeune fille, qui m'assurait n'avoir vu personne en dehors de moi. Mais il arriva un moment où je me mis à douter aussi de ses paroles.

Un soir, alors que nous nous observions par dessus nos cuillères, d'un regard chargé de suspicion, je décidai de briser la glace afin d'en avoir le cœur net. J'attaquai brutalement Léopold.

– Maintenant, m'écriai-je si fort que ma voix résonna dans toute la caverne, il serait temps de jouer cartes sur table !

Les mots ne vinrent pas immédiatement. Je repris plus calmement.

– Je voudrais être franc avec toi, Léopold. J'ai fait la connaissance d'une jeune fille... Et je suis sûr que tu es allé

L'Heure du fou

la voir, toi aussi. Je t'interdis de l'approcher.

Peut-être n'aurais-je pas dû dévoiler mon secret et suivre Léopold lors de ses sorties. Maintenant, il se méfierait ou me filerait pour la retrouver.

Nous achevâmes le repas sans un mot, puis nous regagnâmes nos chambres. J'étais d'autant plus furieux que je me trouvais dans l'impossibilité de sortir sans risque, ce soir-là. Quelle idée saugrenue avais-je eue de me lier à lui ! J'aurais bien aimé le renvoyer mais cela m'était difficile : il me collait à la peau comme une sangsue, devenant immanquablement ce que je redoutais qu'il devînt.

J'avais, depuis quelques jours, songé à installer la jeune fille ici, près de moi, mais il était hors de question de vivre à trois sous le même toit. Je pensai alors qu'il était préférable de discuter de cela avec la principale intéressée. Je quittai donc la grotte sur la pointe des pieds, vérifiant sans cesse que personne ne me suivait.

Lorsque j'atteignis la cabane de bois, celle-ci était plongée dans l'obscurité. Je frappai doucement à la porte en appelant la jeune fille. Il y eut bientôt un bruit de pas puis un rai de lumière, et le battant s'ouvrit. Elle n'avait pas pris le temps de s'habiller, ce qui me troubla profondément, surtout lorsque la lampe à huile éclaira toute la pièce. Tandis qu'elle retournait se coucher, je m'assis au pied du lit.

– J'ai à te parler d'un grave problème. J'ai eu une

discussion très mouvementée avec Léopold... Est-ce qu'il est déjà venu te voir ?

Elle parut agacée.

– Je ne sais même pas à quoi il ressemble, ton Léopold ! Nous en avons suffisamment parlé cet après-midi !

– N'exagère pas ! Cet après-midi je suis resté à la grotte.

– Ta jalousie te fait perdre la tête. Voilà que tu ne sais plus ce que tu fais à présent.

La jeune fille souffla la flamme de la lampe. Je me déshabillai et la rejoignis.

Je réintégrai mon domicile dans le courant de la matinée. Après une rapide inspection des lieux, je constatai que mon compagnon avait déjà dû partir à ma recherche car je ne trouvai personne dans sa chambre ni nulle part ailleurs. S'il avait décidé de partir, ce serait merveilleux ! Peut-être même avait-il disparu, n'ayant plus aucune raison d'exister ! À moins qu'il ne soit allé la rejoindre après m'avoir suivi cette nuit... Il aurait attendu mon départ, caché dans un buisson, tout près de la cabane...

Le doute s'insinua si fortement en moi que je ne pus contenir davantage mon envie de retourner là-bas. Laisant tout sur la table, je partis comme un fou, ne retrouvant mon pas de chasseur qu'à l'approche de la bâtisse. J'en fis prudemment le tour et vins coller mon oreille contre la

L'Heure du fou

porte. Léopold était là. J'entendais la jeune fille lui parler.

– Non ! disait-elle. Hier après-midi, cette nuit, ce matin ! Léopold ! Il n'existe plus que lui !

– Je t'assure que je ne suis venu ni cette nuit ni ce matin...

C'est ce moment-là que je choisis pour faire irruption dans la pièce, saisissant Léopold par le cou et le plaquant sur le lit sous les yeux écarquillés de la jeune fille.

– Tu n'avais pas dit que... bredouilla-t-elle.

Mais je ne l'écoutais pas. Mes pouces s'enfonçaient dans la chair et serraient, serraient... Et plus ils serraient, plus j'étouffais.

C'est à peine si j'eus le temps, avant qu'un épais voile noir n'obscurcisse ma vision, de reconnaître avec horreur chaque trait de mon visage dans celui de Léopold.